

HENRY TRUJILLO

Trois vautours

roman traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Alexandra Carrasco



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pour gagner de quoi quitter un Uruguay où il ne se voit pas d'avenir, Javier Michel a acheté un 4x4 volé à Buenos Aires. Avant de passer la frontière pour aller le vendre en Bolivie, il voit des vautours dévorer un mouton sur le bord de la route. Dans un garage où il a un contact, il rencontre Paula, une magnifique paumée qui lui vole son passeport. Pour le récupérer, et pour retrouver Paula, il devra s'enfoncer encore un peu plus dans la marginalité, tomber encore plus bas. Là où la jeunesse et la vieillesse ne se mesurent plus en nombre d'années vécues, mais au temps qu'il reste avant de mourir. Comme les chemins de perdition, sentes rocailleuses et lits de rivière à sec sur lesquels les personnages trimbalent leurs misérables espoirs à la lueur de la lune, *Trois vautours* s'arrache à la nuit, trait blanc sur fond noir.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

HENRY TRUJILLO

Henry Trujillo vit à Montevideo, où il enseigne la sociologie. Trois vautours est son premier roman à paraître en France.

Illustration de couverture : © David Foldvari

Titre original :

Tres buitres

Editeur original :

Ediciones Santillana, Montevideo

© Henry Trujillo, 2007

avec l'accord de l'agence littéraire

Mertin Inh. Nicole Witt e. K., Francfort-sur-le-Main

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00826-0

HENRY TRUJILLO

Trois vautours

roman traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Alexandra Carrasco

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

A quoi bon écrire cette histoire ? demande Javier Michel. Pourquoi ajouter encore des mots à tous ceux qui encombrant le monde ? Je me suis souvent posé la question et je ne vois pas ce qui fait la différence. Pourquoi faut-il se souvenir ? Il me semble parfois que nous sommes comme des poissons volants qui s'élancent un instant au-dessus des vagues, rien qu'un instant, juste assez pour être sidérés par tant de beauté. Il ne leur échappe pas qu'ils mourraient la seconde d'après s'ils restaient là : ils voient bien claquer les coups du soleil sur le dos de l'océan, ils voient bien les balafres qu'il lui inflige, comme celles-ci meurtrissent les yeux. Pourtant, ils ne sauront jamais s'il faudrait maudire le dieu qui les forcera bientôt à retourner vers l'abîme ou bien le remercier pour leur avoir permis de contempler l'éternité. Voilà pourquoi nous racontons des histoires, rien que pour cette seconde durant laquelle nous entrevoyons autre chose. Juste pour que la prochaine journée, la prochaine minute ou la seconde suivante ne ressemblent à aucune autre.

L'homme assis en face de lui le regarde avec indifférence. Il est gros, chauve et porte d'épaisses lunettes. S'il était plus mince, sa moustache et son nez en feraient un sosie de Groucho Marx.

— Je n'y connais rien aux poissons, répond-il. Qu'est-ce que ça a à voir avec l'histoire que vous êtes venu me raconter ?

— Rien. Là-bas, il n'y avait pas de poissons volants. Rien que du soleil et de la poussière. Et aussi trois vautours qui dévoraient une brebis.

— Ça sonne déjà mieux. Continuez, continuez.

L'homme à lunettes enclenche un magnétophone qu'il a placé au bord de la table du café, au milieu de laquelle il pose un carnet aux feuilles immaculées. Javier Michel fouille dans sa mémoire et regarde à travers la fenêtre. Un dépotoir. Un dépotoir, des chiens et des mouches, voilà tout ce qu'on peut observer à l'angle de la rue Juan-Carlos-Gómez et de la rue Cerrito en ce glacial dimanche de juin. Deux rues plus haut, le vent balaie la place Matriz ; deux rues plus bas, l'eau fait tanguer les bateaux ancrés dans la baie. A l'intérieur du bar, on n'entend que la radio mélancolique du patron qui s'assoupit derrière son comptoir et le hurlement de la tempête entre les plaques disjointes des toits.

A travers la fenêtre, on distingue un groupe d'enfants qui traînent au coin de la rue. Ils farfouillent dans les sacs-poubelles. L'un d'eux fait une trouvaille et la montre aux autres. Ils ont subitement l'air heureux : les mains sous les aisselles, ils sautillent sur la pointe de leurs sandales en plastique. Le vent forcit et s'engouffre dans le moindre interstice. Javier Michel les montre du doigt :

— Vous les voyez ? Ils sont de l'autre côté de la frontière, eux. Ce sont nos ennemis. Ce n'est pas leur faute, ni de la nôtre. Mais nous sommes condamnés à les haïr.

L'homme à lunettes met le magnétophone sur pause. Il saisit son stylo, mais n'écrit rien.

— Je ne dispose pas de toute la journée, explique-t-il. Parlez-moi plutôt de ces vautours.

Javier Michel réfléchit un moment, enserre la tasse de café dans ses mains pour les réchauffer.

— D'accord, répond-il.

Alors il raconte. Tout ne commence pas à Buenos Aires, mais c'est dans un vieux garage de La Boca qu'il a réussi à acheter un pick-up volé. Il ne se souvient plus exactement par quels chemins tortueux il est arrivé jusque-là. Ou plutôt il s'en souvient, mais il préfère ne pas entrer dans les détails. Ça n'a pas été de tout repos, des jours et des jours à aller et venir, à discuter, à argumenter. La chance a fini par lui sourire. Il a toujours eu de la chance avec les gens. Peut-être parce qu'il est blond et qu'en Amérique latine tout le monde fait confiance aux blonds. Ça vient de l'époque coloniale, explique-t-il. C'est vraiment ce qu'il pense ? demande l'homme à lunettes. Non, c'est ce qu'affirma un professeur au lycée. Il ne l'a jamais pris au sérieux. Peut-être qu'il avait raison.

— Mais j'ai réussi à acheter le 4x4. C'est ça, l'important.

Le problème, c'était d'arriver à le revendre. Au garage, le vendeur lui a dit : tu peux essayer au Paraguay ou sinon en Bolivie. Pas en Uruguay, a ajouté le gars, vu que dans ce cas il faudrait la faire passer par voie d'eau. Finalement, il a choisi la Bolivie. C'était le plus rapide. Le type du garage de La Boca le lui a résumé en trois mots : Tartagal, Yacuiba, Cochabamba.

— Le lendemain, je suis parti pour le Nord. C'était un tout-terrain japonais. J'ai passé la nuit dans un village de Tucumán et puis j'ai roulé toute la journée sans m'arrêter. A la tombée du jour, la route a débouché sur une plaine immense. C'est là que j'ai vu une brebis morte au bord du chemin. Et trois vautours en train de la dévorer.

L'homme à lunettes enclenche le magnétophone.
Il note l'heure et la date sur son calepin.

— Trois vautours, s'exclame alors Javier Michel, ça commence avec trois vautours.

Puis il reprend son récit.

Une brebis morte et, sur elle, trois oiseaux noirs comme des corbeaux mais en plus grand, en train de picorer la chair pourrissante de l'animal et de lui arracher à coups de bec des touffes de laine. Des vautours, sans doute. Une brebis morte sur une plaine verte et, de l'autre côté de la route, une enfilade de montagnes plongeant dans le brouillard en même temps que le dernier rayon du jour. C'était tout.

J'ai donné un coup d'accélérateur. A neuf heures à Tartagal, avait dit le vendeur. Sans quoi, tu laisses tomber, l'Uruguayen, t'emmènes la voiture en Uruguay et tu m'oublies. Il était huit heures et je me demandais si j'allais y arriver. Pendant un moment, j'ai eu envie d'enclencher le tout-terrain, qui faisait bondir la voiture au quart de tour comme un cheval bien dressé. En fait, je n'ai jamais su comment bondit un cheval, peut-être comme un 4x4, mais je n'en étais pas sûr. Les images de chevaux se brouillaient devant mes yeux ; à cent cinquante à l'heure sur cette route déserte, je commençais à m'endormir et, quand le dernier rayon de soleil a disparu derrière la montagne, le sommeil s'est abattu sur mes paupières, les rendant lourdes comme du plomb. J'ai allumé la radio : on ne passait que des *chamamés*. J'ai vu dans le rétroviseur que les vautours s'étaient envolés. Ils reviendraient sûrement le lendemain, pour le petit-déjeuner.

J'ai allumé les phares tandis que la nuit envahissait la plaine. J'y étais presque. Dans le lecteur de CD, j'ai trouvé un disque de Charly García qui m'a aidé à tenir jusqu'au bout. C'était mieux que rien. A huit heures et demie, la voix du chanteur résonnait encore. Je me suis dit que le propriétaire du véhicule devait ressembler à mon père. Lui aussi aimait bien Charly, du moins quand j'étais petit. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il aime.

Neuf heures du soir à l'entrée de Tartagal ; j'étais en retard. La vue des gendarmes m'a donné la chair de poule. Les phares du tout-terrain ont éclairé le visage de celui qui m'a arrêté, un jeune qui avait l'air d'un gamin. Il doit avoir mon âge, je pensais, et je me disais aussi que ça devait pas être mal, comme métier, gendarme dans ce coin, au pied des montagnes. Encore qu'il faisait peut-être frisquet en fin de nuit. J'ai ralenti et j'ai baissé la vitre, mais il ne faisait pas froid. Le gendarme imberbe m'a fait signe de continuer. Ils étaient occupés par un car qui venait d'arriver de Bolivie. Quand je suis passé devant le poste, j'ai aperçu des agents de douane en train de saisir des pantalons. Une demi-douzaine par sac. Les Boliviens les regardaient d'un œil impassible, du moins c'est ce qui m'a semblé, mais je n'ai pas eu le temps d'en voir plus. Les phares on illuminé le ruban noir de la route et les lumières de la ville ont jailli tout au bout.

J'ai écrasé de nouveau l'accélérateur et la voiture a décollé. Alors seulement j'ai pris conscience que j'avais retenu ma respiration jusque-là. Dix minutes plus tard, je me suis arrêté devant un relais avec un petit hôtel attendant. Le seul dans le coin, d'ailleurs. De la rue, je n'ai pas vu grand monde, la plupart des clients regardaient un match à la télévision. Deux femmes qui discutaient à voix basse à une table près de la fenêtre

m'ont jeté un regard distrait. Le garçon lavait des verres et ne s'est pas aperçu de mon arrivée. Plus loin, seul dans un coin, un moustachu aux cheveux longs, attachés à l'aide d'un ruban, m'observait. Il était énorme et carré comme un taureau. Ça devait être lui.

— C'est toi, l'Uruguayen ? il demande.

Je m'assieds devant lui. Il fait un signe au garçon qui apporte un autre verre. On attend qu'il se soit éloigné pour parler.

— Je m'appelle Javier Michel, je dis pour meubler. Il acquiesce avec un sourire énigmatique.

On dirait qu'il m'examine. J'ai l'impression que je l'intrigue, mais j'ignore pourquoi.

— Javier, ça suffira, répond-il au bout d'un moment. Moi, c'est Raúl. C'est ça, le colis à livrer ?

Il pointe le doigt vers l'extérieur. Il veut parler de la voiture, qu'on devine à travers la baie vitrée plus qu'on ne la voit. Entre elle et nous, il y a les femmes, qui nous regardent encore une fois, vite fait, avant de reprendre leur conversation.

— Voilà comment ça se passe : je pars en tête, tu suis deux cents mètres derrière. Avant d'arriver à la frontière, je tournerai. Là, tu te rapproches et tu me colles, parce qu'on éteindra les phares. Tout ce que tu verras, c'est un catadioptre. Si tu me rentres dedans, ça sera ta faute. S'il arrive quelque chose, je ne te connais pas. On est d'accord ?

— D'accord.

— T'as quoi comme papiers, sur toi ?

— Mon passeport.

— Il faudra que tu le refasses tamponner.

— C'est pas ce qu'on m'a dit.

— Il faudra que tu le refasses tamponner. Comment veux-tu sortir de Bolivie, sinon ? Mais bon, on verra ça une fois là-bas. Maintenant, va dormir. On part à trois heures.

— Je voudrais d'abord manger un morceau.

Raúl approuve. Il appelle le garçon. Je commande une escalope milanaise. Il me regarde, j'ai comme l'impression qu'il sourit.

— C'est la première fois ?

Ça tombe sous le sens, donc je ne réponds pas. Il ne s'attend pas non plus à ce que je le fasse. Il continue à parler.

— A Yacuiba, on s'arrêtera chez Cobas. Il pourra te donner des contacts, mais tu ferais mieux d'aller jusqu'à Santa Cruz. C'est plus sûr.

— On m'avait dit Cochabamba.

— La route est bloquée, il y a des manifestations.

Il termine le fond de son verre de bière, puis le pose énergiquement sur le Formica.

Il reste absorbé par la télévision qui se trouve dans mon dos, suspendue au plafond, dans un coin.

— Pourquoi ils manifestent ? Et comme il me regarde sans comprendre, j'ajoute : Ceux qui bloquent la route de Cochabamba.

Il lève les bras. Il n'en sait trop rien.

— Des problèmes politiques, il dit, un peu agacé. Ils veulent le départ du président. De toute façon, tu ferais mieux d'aller à Santa Cruz. Sans compter que tu en tireras plus. Combien tu voulais en demander ?

— J'en sais rien. Ce qu'on me proposera, je me disais.

Il rit. J'ai l'impression qu'il me trouve drôle, mais je suis trop fatigué pour m'énerver. Le garçon arrive avec une milanaise qui présente une certaine ressemblance avec une semelle. Raúl m'observe couper la viande. C'est un fait, elle est dure comme une semelle.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Je comprends sa question, mais je décide de faire l'idiot et je prends l'air étonné. Il se contente de secouer la tête.

— T'en tireras pas grand-chose, à moins que tu te consacres à ça pendant un petit bout de temps.

— Je n'ai pas besoin de beaucoup. Deux mille dollars, ça m'ira.

— Et ensuite ?

— Je prends un avion et je me casse de cette merde. Il baisse la tête. Il comprend, maintenant.

— L'Uruguay, c'est peut-être de la merde, il affirme, mais ici, on est en Argentine.

— Je te félicite.

Je le fais rire de bon cœur, maintenant. Il se lève, me donne une tape conciliante dans le dos.

— Je vais piquer un petit roupillon. Fais pareil quand t'auras fini de manger. N'oublie pas, à trois heures pile. Ne me salue pas, ne me regarde pas, attends juste que je passe et puis suis-moi. Je serai au volant d'une Honda noire. Alors qu'il s'en va, il fait un geste en direction de la fenêtre et ajoute : Fais gaffe à ces gon-zesses. Même un Indien, il se les taperait pas.

Je me retourne pour regarder. L'une des femmes me sourit et esquisse un baiser de ses grosses lèvres, un baiser presque imperceptible, perdu entre ses deux joues bouffies. Une horreur.

Je ne réponds pas et m'attaque à ce qui reste dans mon assiette. Raúl est déjà parti.